

## La parabole de terre

Pierre Manseau

---

Numéro 37, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Manseau, P. (1988). La parabole de terre. *Moebius*, (37), 35–47.

PIERRE MANSEAU

*La parabole de terre*

*Vivez pour moi  
Aimez-vous  
Car mon amant n'a pas de corps  
Il est de lumière*

Dieu naquit en moi pendant l'orage qui secouait les rochers. Les éclairs tranchaient la nuit; son ombre se dressait contre le mur des forêts. Il prit la terre pour la fracasser contre moi.

La terre échevelait sous le vent levé ses herbes encore noires. Les marées du printemps, comme un soupir dans la gorge, venaient les écraser. Des feux s'allumaient partout, jaillissaient des entrailles, coulaient dans les vallées de boue, léchaient la pierre des falaises, dévastaient un continent. Des secousses, des contractions, des ruptures ouvraient des gouffres énormes. C'était l'Enfer sur la terre.

Dieu était barbare. Il était sauvage. Rejeté par les eaux de Sa mère jusqu'à la mer, Il ne connut jamais l'amour. Il déracinait les arbres et Il hurlait comme les loups. Avec la force de Ses bras, Il remonta le courant jusqu'au premier jour de Sa vie.

Je naquis dans le sang. Le fleuve jetait sa fougue dans l'estuaire et déferlait contre les rochers. Il crachait l'écume de ses vagues; il s'infiltrait partout, jusque dans mes veines anémiques. Il poursuivait implacablement son cours, allait ensanglanter l'Atlantique. Je fus ainsi animé de sa violence et de son acharnement.

Le deuxième jour, les oiseaux donnaient des coups de bec et s'arrachaient le jonc des berges. Ils juraient que mort je leur serais pâture. Sur les éboulis de rochers, debout, droite comme les Croix marquant les naufrages, ma mère ne bougeait pas. Elle réclamait Dieu.



La terre était ronde et elle tournait. Il y avait partout le mal de mer et le scorbut. Les gens de la mer s'accrochaient aux câbles et vomissaient des repas de pauvres. Dans le flamboiement d'un éclair, ils crurent apercevoir la Croix. Un coup de lame les rejeta sur les rochers. Ils précipitèrent mon Baptême pour que j'entre au Royaume des Cieux.

Ils m'ont abandonné à Dieu comme ils jettent les cadavres à la mer. Sur la pierre ils m'ont appelé Pierre pour que je vous ouvre les Portes du Paradis.

Les nuages alors se sont dissipés, laissant le soleil s'emparer de ce monde. J'avais les mains jointes pour l'Eternité, levées vers un Dieu que je ne connais toujours pas.

Lentement j'ouvris les yeux. Je vis des feux, du rouge, du bleu. Je vis des jaillissements et des montagnes. Je vis le Commencement, la terre de Dieu, la vie.

Je perçus la mort. Elle noircissait les yeux de ma mère. Elle traversait les étendues gelées. Elle surgissait soudain dans le foisonnement des choses. Je la sentais autour de moi; je la respirais. C'était ma mort à moi.

Depuis trente-trois ans, je perds mon sang. J'ai vu le flot de mes hémorragies dans la neige et dans la nuit, devant les Croix de brume.

Dans la neige, nous allions, ma mère et moi, notre chemin. Nous allions mendier le Sang des Hommes. Elle tendait la main, elle bredouillait pour l'amour de Dieu. Depuis trente-trois années, vous irriguez mon mal de votre sang.


Le sang de l'Humanité coule dans mes veines et je reçois de vous le Voyage vers l'Eternel.

Mais je veux aller vers Lorenzo.

Au bout de la nuit, Lorenzo est apparu dans les ruisseaux. Les oiseaux se sont mis à chanter. Il ôta son linge, il ôta ses pieds de la terre. Il était nu, il est parti par le petit bois qui ne menait nulle part.

Je suis mort. Mais je ne suis pas à bout d'espoir. L'horrible espoir qui fait qu'on ne se tue pas. Je traîne dans le dernier bar. L'odeur de l'amour se mêle à la lie, elle se répand sur les trottoirs. Lorenzo n'existe nulle part.





Ma mère portait en elle un enfant sacré dans un pays mal défriché. Elle déplaçait les montagnes, elle écartait les forêts. Elle s'écorchait les jambes dans les ronces. Elle tombait. Mais toujours elle marchait droit devant vers le fleuve et vers la mer.

Cette vie n'est pas la nôtre. Le fleuve reste froid devant nos spasmes et devant notre mort. Si l'on se tue, il porte notre corps. Si l'on s'émeut, il poursuit son cours.

J'arrachais ma vie à la mort. Je m'accrochais aux robes de ma mère, je grimpais sur son corps, je mordais dans ses seins, je buvais son lait. Je criais pour obtenir d'elle une caresse, pour retrouver la chaleur de son cou. Le printemps revenait déchaîner les marées.

J'ai lutté plus que tout au monde. J'ai lutté plus que Dieu, plus que Lui sur la Terre. Pourtant, malgré moi je chante Ses louanges, malgré moi je Lui ouvre les Portes.


J'ai des visions. Je crie dans le néant du monde. Mon corps s'écartèle. Ma main cherche dans la nuit pour agripper ce qui n'existe pas, ce Dieu contre qui je me bats depuis toujours.

Le ciel était bas, très bas. Les forêts s'abattaient sur les côtes; les montagnes s'éboulaient dans les remous. Les ouragans entraînaient les goélands dans des bourrasques brutales. Les nuées roulaient, menaçantes, leur insoutenable surcharge, éclataient de partout, déclenchaient enfin le déluge. De ses entrailles, debout dans le désordre des pierres, ma mère mit au monde le Fils de Dieu.

Je veux arracher de moi l'horrible Dieu. Il est laid, Il est mauvais. Il me tend le Calice dans le désert, sur ma douleur Il lance la pierre, Il couronne d'Epines mon coeur, Il érige une Croix sur mon chemin, Il abreuve de vinaigre mon Supplice et ma Foi.

Ma mère prononçait des mots imprégnés de peur et de grosse religion. Le Mystère de la Rédemption, la Transfiguration, Lève-Toi et Marche, le Chemin de la Croix étaient les images que je retenais le mieux. Dans les yeux de ma mère je ne me voyais pas enfant mais demi-Christ. Ma survie était un signe du Très-Haut.

Je veux pleurer. Je veux hurler. Je veux mes émotions. Je déteste Dieu. Je veux Le tuer. Je me traverse de couteaux. Je me transperce entre les os. Je veux Lorenzo.



Dans les rues du centre, le silence m'entourait. Je voyais la cime des arbres et le ciel dans les flaques. Les goélands tournoyaient au-dessus des ordures. J'étais seul et je perdais mon sang. Je le voyais perler sur mon visage. Dans le matin gris, je ressentais une souffrance à fendre l'âme. Je défailtais; ma gorge avait des saillies. Lorenzo marcha lentement sur les ruisseaux. Il était grand et fort. Il m'a souri. Mon linge était déchiré.

Je m'agenouille parfois sur le trottoir. J'ai peur dans un monde impie d'implorer le Seigneur, de faire le Signe de la Croix dans la honte. J'ai peur dans ce désarroi que Dieu me guide vers la folie et l'immolation. Le déchaînement de mes passions n'a de contractions que celles de la douleur.

Je vais T'écrire, je vais Te dire, mon Dieu, que je T'aime plus fort que moi. Comme un soupir, comme un chagrin d'amour, je T'aime. J'ai beau me désâmer, beau Te poignarder, je reste sur Ta voie. J'entends Ta voix.

Nul autre ne vit Lorenzo que moi. Il y a un pays qui n'appartient qu'à nous deux.

Ma mère parcourait avec moi le Chapelet des anses et des caps, visitait les églises pour me sauver la vie. Elle me vêtit d'aubes blanches et les Envoyés du Seigneur me parlaient des Saints Martyrs. Voyant le sang perler sur mon visage, ils m'offraient en sacrifice déjà. Ils nous disaient que Dieu est partout.

Je suis parti. Comme les mains qui mentent, comme le parcours des caps et des Croix de brume, j'ai pansé les amants qui ne m'abreuvaient pas. Derrière les arbres, je faisais semblant de les aimer. Dans leurs bras je tournais, je voyais les étoiles qui brûlaient de leurs éclats de rire. Il y avait des nuits qui roulaient comme des navires voguant vers l'Atlantique.

J'arracherai les murs, je referai celui des Lamentations. Je m'y agripperai les mains écorchées, la joue contre la pierre pour une apparition de Lorenzo.

Je crie dans le matin. Je manque d'air, je me tords entre les intestins. Mon coeur se vide et veut encore se donner à Dieu; ma voix étranglée veut encore chanter Sa gloire; mes yeux rougis par l'insomnie le cherchent encore.

Dieu haïssait la terre. Dans la rage tumultueuse de Sa révolte, Ses yeux projetaient des foudres vengeresses et Son coeur brûlait de désirs insatiables. Il remontait le courant. Il crachait sur le bien et sur le mal. Dieu était parfait.



Je tordais les Suaires. Je me tordais les intestins contre les crampes de l'Enfer. Je hurlais le nom de ma mère; je l'appelais. Le troisième jour elle est venue. Grande et forte comme un Sauveur du Monde, elle m'a pris dans ses bras.

Je vois les misères, les peaux ridées, les mains qui mentent, les yeux qui ne voient pas. J'erre dans la ville, dans les derniers vaux de l'alcool où je vois percer une grandeur indirigeable. D'injustice et de la Croix je voudrais crier dans le quadrillé des rues. Si seulement le vent, le fleuve, ma voix... je veux savoir où est mon âme.

Je me chauffe à blanc. Je meuble de ma colère ma tristesse et ma solitude. Il n'y a pas de paix de l'âme quand les ombres défilent à toute allure. Je n'ai pas de liberté.

J'avance dans la dévastation de la terre après la guerre. La mort est noire et éternelle. Le cœur n'a de battements que la peur de vivre sans amour. Je vis dans un désert de quarante jours. Dieu m'abandonne.

Ma mère a semé Dieu en moi comme on nous met en terre. Il reposerait, Il serait pierre, mais les vers Le rongent encore. Quand il n'y aura plus que Ses os, quand il n'y aura que poussière, est-ce qu'Il me tyrannisera?

Envers et contre moi Il est en moi.

La terre est la mère de Dieu. C'est ici que je m'effondre et que je perds courage, que je déracine les ronces et les fleurs sauvages. Avec mes ongles, avec mes dents, je tuerais, je défigurerais Celui qui n'existe pas. C'est ici que je veux l'amour et la joie. C'est ici que je veux Lorenzo.


Lorenzo est parti. C'est mon désert que je vois.

Je hurlais des sons qui ne voulaient rien dire. Je hurlais des sons qui faisaient peur. Je voulais dire à Lorenzo, d'abord et avant tout je voulais lui dire que je souffrais. Ça n'était pas seulement mes perles de sang, ce n'était pas seulement la traversée des misères; je souffrais de vivre et d'espérer.

Dans le petit bois qui ne menait nulle part, des loups déchiraient la chair d'une aile blanche. Les étoiles menaient son âme au soleil qui se levait. Lorenzo avait disparu.

Je fais des cauchemars. La terre s'ouvre, les rochers remuent. Je tombe. Je n'ai pas de fond. Je perce des cris qui me font peur. Je tombe. Je ne sais pas d'où vient Dieu.





Des éclairs de souffrances aiguës striaient le noir. Dieu se dressait contre le mur des forêts. Il me flagellait. Je tombais. Il plantait des clous dans mes plaies. Je perdais mon sang. Je tordais les Suaires. Les Fourches de l'Enfer labouraient mon ventre. Dieu prenait la terre entre Ses mains. Je hurlais Son nom.

Je grandissais dans le silence. Je recevais le Sang des Hommes et leurs passions bouillonnaient dans mes veines. J'affrontais les tempêtes avec ma mère. Parfois, le vent de l'Atlantique me fouettait d'une lame et j'y sentais toute la force de ma vie. Les bourrasques s'engouffraient dans mon âme. Je voyais la Croix. Je brûlais.

Je voudrais pour un instant savoir ce que Dieu me veut. J'aimerais encore mieux tourner le dos et courir la gorge tranchée.

Je cours. Je perds la tête. J'ai des perles de sang comme ils ont des perles de sueurs. Je vois dans la marée les yeux des hommes. Pétrifié par l'implacable désir que l'un d'eux me prenne dans ses bras, je me perds en baisers dans leur cou. Je m'étourdis de l'odeur. Je veux dévorer leur peau. Je me réveille et je m'arrête à la vue des fleurs sauvages. Je sens venir la chair de poule et je ne me souviens plus d'où vient la vie, où va la rue. Je suis seul au monde.

Si je n'avais ce désir fou en moi, je pourrais me laisser mourir. Mais ce cri vers Dieu fait lever un orage qui ne cesse de gronder. Je veux Lorenzo.

Lorenzo est parti. Lorenzo m'a quitté. Dans mon coeur, je le démolis, j'égratigne sa peau. Je le brûle à petit feu. Et si ce n'est pas lui, alors c'est Dieu.


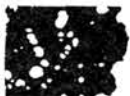
J'ai mal et j'entends les cornes de brume. J'entends que Dieu m'appelle et je vois la Croix. Elle est noire, elle est en bois. Elle est belle, il n'y a personne encore sur elle. Je la caresse du doigt, je me perds en baisers fous. Je brûle infiniment. Elle est pour moi.

J'ai peur. J'ai peur du fleuve et de la terre. Je dois me lever dans la souffrance et dans le sang. Dans l'abus.

Je n'ai plus beaucoup de temps. Je coule à pic. Je me noie dans le fleuve et dans la bière. Je pars à la recherche de Lorenzo.

Je traverserai le fleuve. Je partirai. Je laisserai tout derrière.





J'irai dire au pays de Lorenzo que je brûle. Les peintures de la guerre sur mon visage révèlent moins de bravoure et de courage que l'amour que j'ai pour lui. Je vivrai jusqu'au dernier jour. Je lui donnerai mon coeur à dévorer.

La ville dormait encore. Les oiseaux lentement commençaient à chanter, secouant des gouttes de pluie, fleurissant comme un dimanche de Pâques les arbres morts. Lorenzo était debout. Il ne bougeait pas. Sa peau était blanche et ses perles de sang recevaient sa lumière. Le plus beau matin se levait.

Ma mère versait l'eau bénite sur le feu de mes plaies. Elle me disait tu reviendras dans les églises et tu verras l'Enfant naître. Défaillant, dans la prière, tu referas le Chemin de la Croix. Tu tomberas. A la fin de la nuit, tu verras que ta peau est blanche comme la lumière.

J'ai traversé les ponts fragiles. J'ai revêtu les robes de la nuit. J'ai livré mon corps en pâture aux chiens et aux loups. Ils me mordaient à la gorge. Près des arbres foudroyés, haletant, bavant, ils s'arrachaient avec leurs crocs les ordures de ma carcasse abandonnée. Leurs amours collaient à mon sang. Quelle solitude étrange que de donner son corps.

Il ne me reste pas beaucoup de temps. Je faiblis à vue d'oeil. Mon visage est creusé dans le miroir des eaux. Les défauts ressortent comme des marques de vérole et comme des coups de couteau. J'ai des plaies dans le coeur et j'en ai dans la chair. Mon sang tombe en lourdes gouttes sur les rochers déchirés.

J'ai changé de ville et presque de pays. J'avais des lamés d'argent, des seins de papier blanc, des fleurs de douze amants. Je faisais la java dans le centre, j'avais des pavots dans le ventre qui m'envoyaient voguer sur l'Atlantique.


Je n'ai pour jardin que l'Ivraie de l'Humanité. J'ai tant souffert que j'ai tout à donner. Je ne sais pas d'où vient Dieu.

Dieu venait meubler ma solitude. Il était l'eau de ma souffrance, Il était le miroir où je Le regardais. Je Lui parlais. J'inventais Ses réponses et croyais qu'elles étaient Sa volonté. J'étais Son horrible inquisiteur; Il était ma terrible question. Nous nous déchirions.

Je voudrais que tout s'arrête et que le mal qui me ronge perde pied. Je voudrais une fois pour toute comprendre ce que Dieu me veut. Mais je ne sais que Lui appartenir et courir comme un éperdu. Tout m'opresse et pourtant j'éclate. J'éclate et je ne vois que Dieu.







Je suis seul avec ma Foi qui mène nulle part. Je la roule dans les ruisseaux taris; mes yeux la déversent dans les vallées de boue et restent secs. Seul et sale, je me traîne sur les trottoirs du centre. Je n'oublierai jamais la peau de Lorenzo.

Il ne me reste plus beaucoup de temps. Là-bas, de l'autre côté du fleuve, les montagnes de la nuit s'amoncellent et s'approchent lentement. Je laisse tout derrière et je pars à la recherche de Lorenzo. Ce n'est pas que Dieu me parle, mais Il m'appelle.

J'ai reçu le Sang des Hommes. Je ne suis ni moi-même ni à moi. Je suis le Fils de Dieu. Je me transpercerai le coeur des Clous de la Croix. Je traverserai les montagnes de la nuit pendant que des loups sanguinaires mordront la chair de leur proie.

J'ai traversé les ponts fragiles et je me suis consacré. Au nom de Dieu, j'ai donné mon corps et j'ai donné mes perles de feu. J'ai bu le Péché de la Chair, les semences de la terre dans le silence.

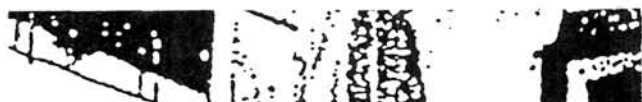
De ses entrailles ma mère accouchait dans le sang.



Sur la pierre ils m'ont appelé Pierre et je voyais une image de l'Enfer. Je voyais le feu, je voyais au milieu des flammes des rochers qui se resserraient. Je voyais des goélands repus et couverts de colliers jeter mon corps à l'eau. Les gens de la mer vomissaient la mer. J'ai caressé l'oiseau le plus beau. Je l'ai gavé de bateaux, je l'ai mordu dans le cou. Il avait des serres partout. Il a griffé mon visage, égratigné ma peau.

Je veux sentir toute la force de ma survie. Je veux faire éclater les volcans endormis sous l'eau. Je veux défoncer les murs et verser enfin des larmes. Je veux crier que mon coeur se déchire et que Dieu boit le sang. Je veux briser les miroirs et me réjouir de leur fracas.

Mais quel homme, bon Dieu, quel homme si faible soit-il se tiendra debout devant Toi? Ce n'est pas Toi qui donnes Ton corps au premier venu. Regarde-moi sur le trottoir et viens me dire que Tu es infiniment. Tu ne sais rien du bien, Tu ne sais rien du mal. Tu ne sais rien de mes déchirements.

Mon chagrin d'amour est si lourd que nul chambardement de ce monde ne bousculerait le décor de ma désolation. Mon coeur est si crucifié qu'ils seraient douze à le dévorer sans que je verse une larme.





Dans les ruisseaux de mon sang, Lorenzo retira son linge. Comme une aile qui s'ouvre il s'éleva dans les feux de l'aurore. Il était nu; il était beau. De lumière, de sa lumière mon sang rayonnait. Mon coeur était amoureux. Lorenzo me tendit la main. Il me dit les cités s'épointeront sur les berges du fleuve et les marées de peuples s'éloigneront dans les bruits de la terre. Alors, une presque île traversera le déluge des oiseaux. Le vent bercera les joncs de l'estuaire. Et, mettant enfin le pied dans l'eau, tu verras le paysage de ton âme.

Dans les rues du centre ils m'ont battu. Ils ont déchiré mon linge et le vent portait mes lambeaux sous les étoiles. J'étais couvert de boue, j'étais rempli de rage. Ils dansaient comme les Sauvages.

La pluie soudain vint battre la boue. Les cris de guerre tombaient comme à grands coups de hache contre l'écorce d'un arbre mort. Ils ont fendu mon corps. Ils l'ont écartelé. Je me souviens de l'odeur de la terre et de celle de l'amour. Ils m'ont abandonné là.

Il ne me reste plus beaucoup de temps. Je suis la proie des flammes et je vois des Croix. Je tombe à genoux. J'ai les mains liées pour l'Eternité.


Je me dénuderais comme les arbres devant l'église. Et même si le froid me craque et si le vent m'arrache l'écorce, encore je lutterai plus fort, je trahirai Dieu, pour être près de Lorenzo.

J'étais animé de violence et la révolte sacrée déferlait dans mes veines. Je marchais le corps serré jusque sur les rochers. Ils ne remuaient pas. Ils me tendaient la surface de la pierre. Je sondais le large et je cherchais l'Infini. Je voulais oublier mon courage et ma solitude; je voulais oublier mon visage. Les vagues balayaient mes pas. Les vagues m'avalèrent.

J'ai mis les masques du danseur, ceux de l'oiseau qui ouvre les ailes. J'ai mis les masques empoisonnés, ceux qui transpirent. Je ne les ai pas égratignés, je ne les ai pas mis en terre. Je les ai portés pour que mon sang ne coule pas, ne souille pas les amants de la marée. J'ai fait le beau. J'ai fait la belle. J'ai rapporté les branches de l'arbre mort. J'ai rassemblé le troupeau. Je ne suis qu'un pauvre pêcheur.

Des algues sans fin ont enchaîné les derniers mouvements de mon courage. Le sel des vagues sombres a mis le feu dans mes perles de sang. L'infini des profondeurs a saturé ma bouche d'un goût immonde. L'instant de la mort était plus horrible encore que ma vie de mendiant; il m'enlevait la beauté des





arbres, il m'enlevait le hurlement des loups. Comme une colère trop longtemps retenue, comme un refus animal, un coup de lame a rejeté mon corps sur la pierre. Oui, j'ai tourné le dos. J'ai regardé le pays maudit. Avec l'acharnement de mon coeur j'ai remonté le courant. Les rochers devenaient galets, devenaient pavés. Le fleuve n'était plus qu'un noir canal.

J'ai traversé le pont de fer et j'ai trouvé les rues du centre. Je ne reconnaissais pas les voix ni les bateaux qui tanguent. Un oiseau noir ouvrit les ailes au-dessus de moi. La nuit venait s'étendre et la ville venait se fondre dans l'eau. Des hommes sont venus dans les rues du centre.

Ils m'ont abandonné là, le corps écartelé. Mes perles traînaient dans la boue. J'étendais les mains dans la boue pour agripper un peu de vie. Je me relevais. Je regardais la poussière de ma vie. Je retombais. Au-dessus de moi les goélands menaçaient comme au-dessus des ordures. J'étais seul.

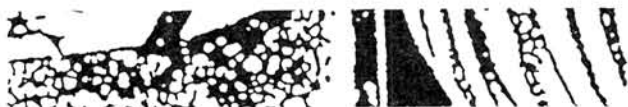
Ils étaient cent. Ils étaient aussi nombreux que des volées d'oiseaux. Ils étaient venus dans l'église comme ils envahissent les berges du fleuve. Affamés, perchés partout, accrochés dans les chapiteaux, ils allumaient des cierges, ils allumaient des feux. Ils pendaient des chapelets. Ils répétaient les prières comme ils piaillent de pauvres mots. Ils m'ont jeté sur l'autel pour me bouffer l'âme. Abuser mon corps. Ils sont venus regarder mon sang.

Des becs de charognards lançaient des cris à vider le ciel de ses vents contraires. Plus un souffle n'animait l'air. La nappe des flaques brunes reflétait partout la salissure du matin. Il n'y avait dans tout cela que l'étouffement d'une prière à Dieu.

Si Ton amour a la force de faire ce que la mort fait, moi j'aurai le courage de vivre pour Toi. Je trouverai mes souffrances au coeur des hommes et je dirai qu'elles ne sont rien. Je verrai Ta volonté dans leur soif. J'entendrai Ta parole dans leurs injures. Je sentirai Ta force dans leur viol.

Je me donne à Toi. Je suis Ton serviteur, Ta proie. Je suis Ton martyr, Ton pécheur. Ma chair se déchire et n'est que poussière. Fais de moi ce que Tu veux. Prends-moi.

Les nuages alors se sont dispersés, laissant la terre et le ciel enfin se toucher. Entre les arbres morts, une gorgée d'eau remua le monde, et mon corps et mon sang reçurent l'onde. Lorenzo jaillit de l'ombre. Sa lumière blanche ruisselait dans la boue. Il ouvrit ses mains et de ses plaies sa lumière encore





se répandait sous les ailes déployées. Il s'éleva lentement de terre et baigna de la beauté sauvage des fleurs mes perles allumées. J'ai eu cette sensation de laisser mon corps être aimé, qu'ainsi Dieu dans ma chair en soit aimé. Caressé. Mais Lorenzo disparaissait déjà, comme les étoiles au lever du jour.

Alors j'ai brisé les ponts. J'ai déraciné les fleurs. J'ai endossé les Habits de l'Humanité. J'ai porté les masques blancs. Mes perles de sang roulaient comme des perles de sueur; mes perles de feu brûlaient comme les Feux de l'Enfer. J'ai marché désenchanté dans la grisaille du matin, n'ayant plus de ma Foi que le devoir de continuer, n'éprouvant de l'amour que les instincts pervers de Dieu. Je n'étais rien désormais que Sa pâle Nouvelle, un mot de Lui sur la terre friable.

Lorenzo, ta lumière n'existe pas sur la terre. J'enlève le masque empoisonné. J'enlève le masque de l'oiseau blanc. Je ne danse plus. Je tombe à genoux. J'enlève les masques et je les enfouis. Mon sang coule sur la terre. Il fait des ruisseaux de boue. J'enlève les masques et j'enlève ma peau. Regarde, Lorenzo, mon visage tel qu'il est. Je meurs.

Mon oiseau de proie, viens sur mon doigt. Viens boire à l'eau calme et sourire à la beauté. Ouvre tes ailes et plane. Ouvre tes ailes et couvre-moi. Ma bête en vie, je m'endors paisiblement. Je m'endors avec toi.

Je meurs. Je n'ai plus de sang. Les eaux du fleuve coulent dans mes veines. Par lui, avec lui et en lui je rejoindrai l'Eternel.

J'entends les goélands dans mon cerveau. J'entends les oranges de la nuit. J'entends les rochers qui remuent, la terre qui s'ouvre et Dieu qui arrache les forêts. Je l'entends qui remonte le courant. J'entends mon sang qui se répand et le hurlement des loups. J'entends les gens de la mer et les ponts qui s'écroulent. J'entends ma colère. J'entends la fatigue de mon corps. J'entends la Fin du Monde. Je n'entends plus rien.

J'entends sa voix. Je l'entends qui m'appelle. J'entends ma mère.

Mon Dieu, je vois des couleurs, je vois du rouge. Je vois les rochers. Ma mère a mis sa robe de journée, sa robe de labeur, sa robe de bonté. Elle sonde le large et elle cherche l'Infini. Je vois que c'est fini. Je vois que Tu viens la chercher. Regarde-la qui regarde une dernière fois. Sa vie est là, comme un pays de ronces, comme un champ de fleurs sauvages où l'on peut chaque jour Te rendre grâce.





Non je ne mourrai pas. Non, je ne serai pas à genoux. Je me lève, mon Dieu, je Te regarde en face. Regarde-moi. Vivre. Se laisser aller dans les champs de fleurs sauvages et puis s'éparpiller dans le don de soi-même. Ramasser toutes les épaves, relâcher les troupeaux, se ramasser soi-même. S'éperdre dans les joncs et perdre la raison, puis ne T'aimer qu'avec la bouche. T'aimer avec les yeux, T'aimer avec la voix, avec les doigts qui se touchent. T'aimer debout.

Je me détacherai des Clous de la Croix. Je panserai mes plaies de mes joies. Je déplacerai la pierre et je sortirai. Je verrai le soleil. Je verrai le pont fragile et je traverserai. Je verrai la mer.

Sans mort et sans résurrection je marcherai vers Toi. J'irai dans les église crier Ton Nom. J'arracherai le Mur des Lamentations, j'irriguerai le Chemin de la Croix. Je relèverai les manches et brandirai les souffrances au bout de mes bras.

J'aurai des odeurs de l'Atlantique et des marées qui s'apaisent. Là-bas, je verrai la mer. Je verrai le sable.

Je ne suis pas mort et je n'ai rien perdu. J'ai la force des arbres et la mâchoire des loups. Je n'ai rien dit encore, je n'ai pas dit mon dernier mot. La lumière de Lorenzo traverse les chaînes, traverse les montagnes, traverse la peau. Je serai avec lui.

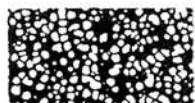
Le miracle se produit dans la peau. Je n'ai pas de spectacles ni de shows. Le Royaume est à l'intérieur et les oiseaux partent vers la mer.

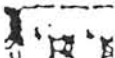


Dieu a la beauté du paysage. Ma peau est la mienne. Il n'y a pas d'image de moi. Je vais comme un ruisseau. Je brille au soleil.

J'entends les bateaux qui reviennent. Les gens de la mer ont la voix des sirènes. Ils parlent de rivages, ils parlent de liberté. Je mets le pied dans l'eau. Regarde, mon Dieu, les fleurs sauvages. Regarde les montagnes de l'autre côté.

Comme un goéland sur une pierre, Lorenzo ne bouge pas. Il éclaire l'âme des choses et de la terre. Il me regarde et pénètre mon coeur. Je sens le souffle de sa vie dans ma gorge. J'entends, loin au fond de moi, ses mots d'amour. J'arrive sur l'autre rive, sur la nouvelle terre. Il plane, il descend dans ma chair.

L'âme est polie comme la pierre. L'estuaire mène à la mer. La terre est comme une presqu'île dans l'Atlantique.





La plage dormait au fond d'une anse muette et des ailes de brume se levaient. La marée, en se retirant, avait oublié des petits ruisseaux, déposé des flaques rondes. Lorenzo prit son doux Suaire et, lentement, il essuya une à une les perles de sang. Le sable devint rouge et le soleil baigna l'océan de son coucher. Nous étions seuls au monde. Lorenzo dans une caresse ôta mes lambeaux, me délesta de ma souffrance et de mon fardeau. Il m'enveloppa de ses bras. Un oiseau calme traversait le soir. Lorenzo m'a serré contre lui.

Dieu est ma sensation.